

Surface approx. (cm²) : 229
N° de page : 23

CULTURE | CHRONIQUE

PAR MICHEL GUERRIN

Allez à Rome, et ne ratez pas Faigenbaum

LE PHOTOGRAPHE N'EST PAS RECONNU À SA JUSTE VALEUR. IL LUI MANQUE LA CONSÉCRATION À PARIS OU À NEW YORK

Heux Romains ! Pas tant en raison des merveilles de la Ville éternelle, qu'elle soit antique, Renaissance ou baroque. On ne pense pas, non plus, à ses deux récents musées d'art contemporain, le Maxxi et le Macro, qui aident à croire que la cité n'est pas uniquement tournée vers son passé. On n'évoque pas ici l'équipe de football, la Roma, qui après des années de résultats médiocres, caracole en tête du championnat avec sept victoires en autant de matchs, grâce, en partie, à leur entraîneur français, Rudi Garcia, encensé par nombre de citoyens.

Non, les Romains ont le bonheur de pouvoir découvrir un autre Français, moins populaire, mais au talent rare. Il s'appelle Patrick Faigenbaum. Il a 59 ans, et il est photographe. Il expose ses images jusqu'au 19 janvier 2014 à la Villa Médicis, ce haut lieu culturel qui est une propriété de la France. Planté en haut des escaliers de la piazza di Spagna, où s'agglutinent, nuit et jour, des touristes, le bâtiment du XVI^e siècle est une forteresse imprenable. A l'intérieur, c'est un palais à la façade élégante, dressée devant un immense jardin avec pins.

Que Faigenbaum expose ici est naturel. Car il y fut pensionnaire entre 1985 et 1987. Joli terme

que celui de pensionnaire, car le logement n'est pas vraiment un internat d'école. La Villa, qui fut jadis dirigée par le peintre Balthus, et dont des murs gardent encore la trace de son coup de pinceau, abrite chaque année une vingtaine de créateurs de toutes disciplines, qui ont 45 ans maximum, sont logés gratuitement et payés 3 500 euros par mois. La douce vie créative dure douze ou dix-huit mois. Ce qui n'empêche pas de râler, chacun bataillant pour obtenir le meilleur atelier possible.

Aussi, Eric de Chasse, le directeur de la Villa Médicis depuis 2009 – il a succédé à un certain Frédéric Mitterrand –, souhaite réduire le nombre de pensionnaires à une quinzaine, « un nombre mieux adapté aux lieux ». D'autant que les pensionnaires résident souvent en famille. Il y a actuellement une quinzaine d'enfants à la Villa, ce qui induit un climat parfois de cour de récréation, et aussi quelques crispations d'artistes solitaires indisposés.

Eric de Chasse, historien de l'art et spécialiste du rock (il a concocté l'exposition « Europunk », qui commence le 14 octobre à la Cité de la musique), ne méconnaît pas ce problème, auquel il répond par une réflexion de bon sens : « La Villa Médicis ce n'est pas une retraite

au désert. » Ni un couvent retranché. Ce qui nous ramène aux expositions qui y sont présentées, ouvertes à tous, donc aux Romains, qui ne sont pas invités à monter dans les chambres, ni à gambader dans le jardin mais à découvrir les œuvres accrochées dans des salles, dès l'entrée, et dans un bel escalier.

Où l'on retrouve Patrick Faigenbaum. Ce dernier se qualifie de portraitiste. Des anonymes qu'il magnifie comme des grands hommes. Lorsqu'il fut pensionnaire à Rome, Faigenbaum avait développé deux travaux en noir et blanc : des portraits de bustes romains, et ceux de familles aristocratiques italiennes. Sa force est d'avoir redonné vie aux premiers et transformé les secondes en fantômes. Depuis, il a élargi sa palette. A la couleur. Aux lieux aussi : Barcelone, Prague, Tulle, Brème... Et aux sujets : sa propre famille, ou encore des paysages, et des natures mortes – citrons, figues, raisins... Rien de disparate. Il s'agit bien de portraits qui tutoient l'histoire, la grande ou l'intime. Et qui définissent un monde commun, qui nous appartient et dont nous avons la responsabilité.

Le regard magnétisé

Rares sont les œuvres de photographes, qu'il faut voir en vrai, pas seulement dans des livres. Faigenbaum en est de ces photographes, tant ses tirages sont d'une densité exceptionnelle, qui magnétise le regard, qui vous absorbe dans la matière. Le Canadien Jeff Wall aussi, qui a développé à la fin des années 1970 une œuvre passionnante pas éloignée dans sa thématique, de celle de Faigenbaum, à partir d'images de grand format encadrées dans des caissons lumineux, de ceux que l'on voit dans les Abribus.

Il se trouve que c'est Jeff Wall qui est à l'origine de cette exposition, qu'il a concoctée dans sa ville de Vancouver, avant que cette dernière ne voyage à Rome, où cette fois, c'est l'historien d'art Jean-François Chevrier, défenseur de Wall et de Faigenbaum, qui, dans une chaîne amicale, l'a adaptée aux lieux. Cette exposition est sans doute la plus belle de Faigenbaum. Donc, si vous allez à Rome...

Il est rarissime qu'un des grands artistes de notre temps, en l'occurrence l'anglophone Jeff Wall, décide de monter une exposition sur un autre grand artiste de notre temps, le francophone Patrick Faigenbaum. Mais arrêtons-nous sur un décalage. Le premier est une star mondiale de l'art contemporain, exposée dans les grands musées, et dont chaque œuvre, puisqu'il faut en passer par là, vaut plusieurs centaines de milliers de dollars, alors que le second n'est pas reconnu à sa juste valeur. Faigenbaum a bien exposé à Amiens, Tulle, Grenoble ou Cherbourg... Maintenant à Rome. Mais il lui manque toujours la consécration dans un grand musée à Paris ou New York.

Ce manque traduit ce qu'est devenue une bonne part de l'art actuel, et dans lequel Faigenbaum n'a pas voulu tremper : des œuvres spectaculaires, décoratives, clinquantes, ou faussement provocantes dominent le marché de l'art et l'art des musées – c'est souvent la même chose. La FIAC, qui ouvre le 22 octobre, est un bon exemple de ce spectacle, que Marianne Lamour décrypte dans le film *La Ruée vers l'art*, en salles le 16 octobre. C'est un autre voyage, plus dense, plus intense, que propose Faigenbaum. ■

guerrin@lemonde.fr